

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Soie noire

Christiane Lahaie



Numéro 128, hiver 2016

Le double : l'autre, c'est moi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83946ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Lahaie, C. (2016). Soie noire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (128), 12–15.

# Soie noire

## Christiane Lahaie

**D**ÉJÀ quinze heures. La robe ne sera jamais prête à temps. Il lui reste l'ourlet à faire. Le col à ajuster. Les boutonsnières à ouvrir. Cécile voulait même lui faire de jolis passepoils. Les minutes ont filé trop vite. Filent toujours trop vite.

Il fallait d'abord choisir le patron : une coupe princesse, qui flatte la taille et étire le tronc. Ensuite, le tissu. Elle aurait pu opter pour un coton extensible piqué de grosses fleurs jaunes et noires. Ou pour un jersey aux rayures verticales. En fin de compte, elle a décidé d'acheter la soie la plus chère : du shantung. Noir pour le chic. Pour les reflets capables d'avaler la lumière au moindre mouvement.

Elle est comme ça, sa sœur. Elle apparaît, elle repart. Une vraie comète dans un ciel d'automne. Voilà des mois qu'elle n'est plus venue. Alors Cécile l'a appelée pour qu'elle lui rende visite. L'autre a acquiescé. Elle viendrait dans trois jours. Trois jours. Comme s'il était possible de tout ressusciter. L'affection. La réserve d'anecdotes salaces. Le répertoire de blagues spirituelles.

Dans la mijoteuse, Cécile a mis tout un tas de bonnes choses : carottes, poireaux, lupins et champignons. Elle a saisi une côte de veau puis l'a couchée sur son lit végétal avant de verser la demi-tasse de bouillon. Dernière étape : saupoudrage du sel, du curcuma et du poivre rose. Cuisson extralente.

Il faudra mettre la nappe brodée de chez Lily. Cécile la sort pour les occasions spéciales. En fait, elle s'en sert juste quand sa jumelle vient la voir. C'est comme la coutellerie en argent héritée de l'arrière-grand-mère. Celle qui dort dans un gros coffre de chêne massif et de velours bleu-violet ; quatre étages d'instruments qu'il faut froter. Il y a même une cuillère plate et ajourée pour les tranches de tomates. C'est tellement beau qu'on aurait envie de se la pendre dans le cou.

Sa sœur lui en a voulu. Elle la convoitait, cette imposante  
12 relique du siècle passé. Quand Cécile a fini par avoir aussi

la verrerie de cristal taillé main, coupes à fruits et flûtes à champagne incluses, sa jumelle ne lui a pas parlé pendant des mois.

C'est un peu normal. Cécile, elle, mène une vie rangée. Petit boulot, petit dodo. Pas de vagues. Alors que sa sœur ne tient pas en place. Elle déménage sans cesse. Elle n'est jamais contente de l'angle que prend le soleil pour entrer chez elle. Ou de la conversation des voisins. Toujours, quelque chose cloche. Quand ce n'est pas la chouette qui hulule et la tient éveillée, c'est le voyageur de commerce qui fait vrombir son moteur diesel trop tôt le matin. Elle a eu on ne sait plus combien de maisons. La première jouxtait une route en pente où les jeunes s'amusaient à faire crisser leurs pneus, les chauds soirs d'été. Dans la seconde, elle avait un pensionnaire bruyant. Un écureuil qui se promenait dans le comble en roulant des glands ou des noisettes. Après, elle a craqué pour une étrange demeure à la toiture plate. Elle s'en est mordu les doigts. L'eau s'était infiltrée, avait gaspillé un tapis qu'elle avait ramené de Marrakech. Bleu Majorelle. Une splendeur. Il a fini aux rebuts, avec un futon cerné et quelques paires de souliers qui traînaient là.

Parce que des souliers, sa sœur en a une impressionnante collection. Des ballerines à la tonne, des escarpins aux semelles rouges, des Mary Jane juste assez vintage et des espadrilles à talons compensés. Elle doit bien avoir trente paires de bottes. Pour la neige, la pluie, le travail, la séduction. Elle a aussi des leggings à motifs bigarrés, des jupes fendues sur le devant, des vestes redingotes et des pulls en angora. Dans ses placards, toutefois, Cécile n'a jamais repéré la moindre robe. Les robes, ça fait trop féminin. Sa sœur le lui a dit souvent. Mais celle que Cécile est en train de coudre, elle n'aura d'autre choix que de la porter.

Sa jumelle a beau se tenir loin, elle ne peut pas accepter que Cécile pleure. C'est ainsi. Cécile pleure souvent. Sa sœur lui manque. Il lui semble que si l'autre était là tous les jours, ne serait-ce qu'au bout du fil, elle se sentirait moins seule.

Quand elles étaient enfants, elles pouvaient observer la course des nuages pendant des heures. Sa sœur détectait les animaux. Elle, les visages. Sa jumelle riait fort et Cécile l'imitait, même si elle ne savait pas ce qu'il y avait de drôle. De voir une figure se tordre, se déformer et disparaître avec le vent lui faisait peur. Cécile se disait qu'elle connaîtrait le même sort si elle n'y prenait garde.

Le soir, toutes les deux discutaient des coups pendables du lendemain. Elles avaient des plans pour chiper quelques sous dans le sac de leur mère. Elles aimaient le lait au chocolat qu'on vendait à la récréation. Elles partageaient le berlin-got, mais Cécile savait qu'elle en buvait moins que sa sœur. Elle ne disait rien. À quoi bon ? Elle était avec sa complice. Sa meilleure amie.

À l'adolescence, sa jumelle a changé. Elle a commencé à reluquer les garçons. Elle flirtait avec le pire de tous. Celui qui avait la frange trop longue et le regard fuyant. En classe, le fossé se creusait aussi. Sa sœur aimait le théâtre et la géographie, alors que Cécile préférait la géométrie et le grec ancien. Elle l'aidait à faire ses devoirs, mais elle ne pouvait pas être là quand sa sœur tentait de dompter l'atome ou qu'elle oubliait son texte. Cécile, par contre, n'avait pas encore développé ses talents d'artiste. Son lion de plâtre ne s'était pas rendu jusqu'à l'exposition de fin d'année, et pour cause. Il ressemblait à un lézard obèse. Sa sœur s'était moquée d'elle, flanquée de son copain aux cheveux gras. C'est peut-être à cette époque-là que Cécile a commencé à se fissurer en dedans.

Quand sa jumelle a quitté la maison, Cécile a continué d'occuper la chambre d'enfants qu'elles avaient remplie de leurs joutes interminables et de leurs mensonges anodins. Le soir, dans l'obscurité, l'absente dansait sans relâche. Dans la tête de Cécile et sur les murs. Elle se déhanchait aux côtés d'hommes toujours plus nombreux, aux cuisses musclées et aux épaules solides comme des murs de briques. Cécile avait peur et se cachait sous les draps. Elle avait froid dans son ventre.

Tout d'un coup, elle était devenue vulnérable. N'importe  
14 quels démons pouvaient désormais entrer dans la chambre

pour troubler son sommeil. Et ils ne se gênaient pas. Cécile avait dû acheter une veilleuse. Elle s'en sert encore, même si l'ombre du plafonnier ressemble alors à une araignée à six pattes.

À présent, elle et sa sœur se croisent par hasard. Elles se rencontrent si Cécile insiste vraiment. Sa jumelle a une vie à elle. Dans une autre ville. Avec d'autres personnes plus intéressantes et plus branchées. Elle a des admirateurs, des amants, des copines riches qui lui paient des virées ou des repas dans les restaurants chers. Elle et Cécile n'habitent plus la même galaxie.

La dernière boutonnière vient de céder. Cécile se demande si elle va apposer l'étiquette « Fait avec amour par ». Elle ne voudrait pas embarrasser son hôte. Déjà qu'elle se pointe si rarement.

Cécile déploie la robe sur le dossier arrondi du canapé. La contemple un instant. On dirait un corbeau décapité. Ou une chauve-souris qui dort debout.

Le veau a commencé à répandre un agréable fumet dans l'appartement. Tout est prêt. Il ne reste qu'à se poster à la fenêtre et à faire le guet.

Dans la penderie de Cécile, une dizaine de robes attendent, qui ne seront jamais portées.